

RÉVÉLÉ : la manipulation perverse pour vous faire soutenir le mal | Jay Shapiro

Si vous tuez quelqu'un, on vous appelle un meurtrier. Si vous tuez quelques personnes, on vous appelle un tueur de masse. Si vous en tuez des millions, on vous appelle un grand homme d'État. Mais comment se fait-il que nous soyons constamment manipulés pour soutenir des meurtres de masse ET applaudir les monstres malades qui nous y conduisent ? Eh bien, il s'avère qu'il existe quelques astuces. Jay Shapiro, cinéaste, écrivain et animateur de The Dilemma Podcast, parle de son livre *Insufficient Rewards* et de sa critique de la morale conséquentialiste. La conversation explore la dissonance cognitive, l'intégrité morale, les systèmes politiques, la propagande, la réalité objective, la justice, la paix, et la manière dont les gens rationalisent leur participation à la violence et à l'injustice. Liens : What Jay Thinks: <https://whatjaythinks.com> *Insufficient Rewards*: <https://www.simonandschuster.net/books/Insufficient-Rewards/Jay-Shapiro/9781803419985> Substack Neutrality Studies: <https://pascallottaz.substack.com> Produits dérivés : <https://neutralitystudies.com/shop> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Horodatages : 00:00:00 Présentation de Jay Shapiro et du livre 00:01:25 Pourquoi Jay a écrit *Insufficient Rewards* 00:06:17 Histoire, morale et conséquentialisme 00:11:04 La flexibilité de la pensée conséquentialiste 00:12:39 Le dilemme moral de l'acteur 00:16:38 Intégrité morale et systèmes injustes 00:22:20 L'Ukraine, les sanctions et la certitude morale 00:24:44 Dissonance cognitive et récompenses insuffisantes 00:38:51 Intégrité morale, auto-tromperie et complicité 00:45:12 Désirs de premier ordre et de second ordre 00:59:55 Réalité objective et vérité morale 01:08:07 Justice, paix et violence internationale 01:19:34 Où trouver le travail de Jay

#Pascal

Bienvenue à toutes et à tous dans Neutrality Studies. Aujourd'hui, pour la première fois, nous recevons un excellent collègue qui se trouve actuellement en Allemagne, monsieur Jay Shapiro. Il a récemment écrit un livre très fascinant, intitulé : « Récompenses insuffisantes : comment nous avons troqué l'intégrité contre le confort et sous-traité la morale à l'Histoire ». Un titre magnifiquement long, mais on voit bien que c'est un philosophe. Jay a aussi, d'ailleurs, une chaîne YouTube. C'est celle-ci, The Dilemma Podcast. Mais aujourd'hui, nous allons surtout nous concentrer sur son livre. Jay, bienvenue.

#Jay Shapiro

Oui, merci. C'est un grand plaisir d'être ici. Je suis un grand fan de votre émission, alors c'est un honneur d'y participer.

#Pascal

Non, merci beaucoup pour cela. Et merci beaucoup pour votre livre, parce que vous essayez de donner du sens au monde international. Vous l'inscrivez clairement dans un cadre philosophique, comme dans la philosophie scolastique. Il ne s'agit pas seulement de dire ce qui est bien, ce qui est mal, même si, au fond, c'est à cela que ça revient. Mais pourriez-vous nous présenter un peu les arguments développés dans votre livre ?

#Jay Shapiro

Oui, absolument. Je vais juste apporter une petite correction, parce que vous m'avez qualifié de philosophe. Ce titre me met un peu mal à l'aise. Je me considère plutôt comme cinéaste, en réalité. Mais sur ce sujet, mon parcours accéléré, si l'on peut dire, c'est que je préparais un diplôme d'études cinématographiques et de cinéma — c'est finalement le diplôme que j'ai obtenu — lorsque les attentats du onze septembre ont eu lieu, en deuxième année d'université. Et c'est cet événement qui m'a vraiment amené à beaucoup réfléchir aux questions de morale, de philosophie politique et de philosophie morale. J'ai donc commencé à suivre davantage de cours dans ces domaines.

J'ai fini par obtenir un diplôme de cinéma et par faire des films. Certains touchaient à la philosophie morale. Mais le titre de philosophe me met un peu mal à l'aise, parce que c'est un milieu tellement étrange, tellement verrouillé. Et, d'une certaine manière, c'est aussi une grande partie de la raison pour laquelle j'ai voulu écrire ce livre. Parce que, d'après mes quelque vingt années à étudier la philosophie morale, à essayer de la comprendre et à travailler avec des intellectuels reconnus — avec qui j'ai aujourd'hui de profonds désaccords —, je pense qu'elle est dans une impasse majeure.

On est dans une sorte d'impasse morale absolue, affreuse et ennuyeuse, où chaque conversation politique, chaque discussion morale, finit par se bloquer. Tout le monde se contente d'accuser l'autre d'être hypocrite. Ça ne mène nulle part. Et je voulais vraiment comprendre ce qu'il y avait derrière ça, aller au fond des choses. Ce livre, c'était donc moi qui réfléchissais à voix haute sur la page, à beaucoup de choses que j'ai découvertes en chemin, pour penser la philosophie morale autrement. Et surtout, la question qui a vraiment lancé cette réflexion pour moi, c'était ce qu'on veut réellement dire quand on emploie cette formule : « L'Histoire sera juge », ou « L'Histoire jugera nos ennemis ». Vous savez, ces questions classiques : est-ce que je peux juger moralement un marchand d'esclaves ? Ou bien, quelqu'un dans le futur pourra-t-il juger moralement la manière dont je vis aujourd'hui ? Et qu'est-ce que cela signifie vraiment de parler de morale dans ce contexte-là ? Ce sont ces questions qui ont lancé mon cheminement initial.

Et ce que j'en ai retiré, je l'espère, c'est une bonne dose de scepticisme à l'égard des concepts d'utilitarisme, d'une certaine forme de conséquentialisme, d'altruisme efficace. Ce sont des notions que je pourrais expliquer, et dont nous pourrions parler davantage. Elles sont devenues, en quelque sorte, la manière par défaut dont je pense que la plupart des gens appréhendent la morale et la philosophie morale, même s'ils ne se sont jamais dit qu'ils réfléchissaient à ce genre de choses. Dans

un monde très néolibéral, mathématique et quantifiable, ce désir de mesurer la morale et d'en mesurer les résultats relève d'une manière de penser très utilitariste et conséquentialiste.

Et puis, à l'opposé de ça — c'est un peu une caricature, en philosophie — il y a la déontologie. C'est une approche fondée sur des règles. Peut-être la théorie du commandement divin : Dieu vous dit ce qui est bien et ce qui est mal, et vous devez suivre ces règles. Et on a cette sorte de va-et-vient entre deux discussions. Il y a des gens qui ne font que brandir des principes à longueur de journée. Par exemple : « J'ai un principe, disons, de souveraineté. C'est mon principe le plus fondamental », ou peu importe. Mais ils font des exceptions quand il s'agit, je ne sais pas, de la Russie, de l'Ukraine, d'Israël, de la Palestine, ou de quoi que ce soit d'autre. Et là, soudain : « Ah, donc vous ne croyez plus vraiment à ce principe. Vous faites du conséquentialisme, en fait. » C'est-à-dire que ce sont les conséquences, ça dépend, vous savez, les résultats concrets, qui déterminent réellement la moralité. Et on est constamment sur cette stupide bascule. On passe tous d'un côté à l'autre dès que ça nous arrange. Moi, j'aimerais qu'on brûle cette bascule, en quelque sorte, et qu'on réfléchisse à la morale d'une façon vraiment différente. C'est pour ça que j'ai écrit ce livre. Ce n'était pas tout à fait la thèse, mais voilà quelles étaient mes frustrations, et pourquoi je me suis lancé là-dedans.

#Pascal

Et vous savez, cette question de la morale est très importante, surtout dans une certaine conception libérale de la politique internationale, n'est-ce pas ? Parce qu'on le voit tout le temps. À la télé et dans les journaux, on nous l'impose sans arrêt : être du bon côté de l'histoire, faire ce qui est juste, faire le bien. Je veux dire, vous vivez en Allemagne aujourd'hui. Et l'Allemagne elle-même fonde pratiquement tout son soutien au projet sioniste d'Israël sur cela. Sur, vous savez, l'immoralité de ce qui s'est passé avant, les crimes horribles qui ont été commis. Et je ne devrais pas faire de guillemets avec les doigts. Je ne veux pas dire que ce n'était pas horrible. Ce qu'Hitler, l'Allemagne nazie, ce que l'Allemagne a fait à l'époque, c'était un crime horrible. Parce que cela a tué tellement de gens, pas seulement les Juifs, en premier lieu, mais aussi des dizaines de millions de citoyens soviétiques. Mais la question, c'est de savoir s'il est utile d'employer ce type de cadre moral.

#Jay Shapiro

Qu'avez-vous donc conclu dans votre livre ?

#Pascal

Quels types de groupes de personnes s'appuient sur des cadres moraux ? Et lesquels adoptent plutôt une approche pragmatique, en essayant d'analyser la situation telle qu'elle est, puis de voir comment l'améliorer à partir de là, plutôt que de se demander comment elle devrait être ?

#Jay Shapiro

Oui, oui. Non, c'est une excellente question. Et j'ai un chapitre où j'énumère, en quelque sorte... enfin, ce n'était pas exhaustif... toutes les personnes que j'ai pu trouver dans l'histoire et qui emploient cette formule, vous savez, qui invoquent l'histoire pour justifier, en quelque sorte, ce qu'elles font aujourd'hui. Et Hitler en faisait partie. Il disait, vous savez, quelque chose comme : « L'histoire jugera ce qui se passe ici aujourd'hui », ou bien : « L'histoire nous donnera raison. » Tout le monde a dit ça. Tout le monde. Donc, vous posez la question de savoir qui utilise un cadre moral, et qui fait plutôt dans le pragmatisme. Je pense que tout le monde utilise un cadre moral, en particulier le conséquentialisme. Je peux simplement l'exposer ici. On lui reproche d'être infiniment flexible, et je pense que c'est le cas.

Et donc, pour reprendre les bases, puisque là, on parle de la Seconde Guerre mondiale... L'exemple qu'on utilise souvent dans les cours d'introduction à la philosophie, c'est que tout le monde sait qu'il est mal de mentir. C'est une question de cadre moral. Il ne faut pas mentir, d'accord ? Mais si vous cachez des Juifs sous le plancher, que les nazis frappent à votre porte et vous demandent : « Hé, est-ce que vous cachez des Juifs ? », est-ce que vous devriez leur mentir ? Et là, tout à coup, vous dites : « Ah, d'accord, attendez. Mentir, c'est mal, mais dans ce cas précis, je pense que c'est en fait une bonne chose. » Donc, si vous prenez le temps de réfléchir à ce qui se passe à ce moment-là, vous faites appel à ce qu'on appelle le conséquentialisme. L'acte en lui-même n'est pas intrinsèquement moral, bon ou mauvais, peu importe. En quelque sorte, vous projetez une séparation dans l'univers si vous accomplissez cette action.

Et puis, vous avez l'univers A et l'univers B. Dans l'univers A, vous avez menti et, vraisemblablement, le type à la porte vous a cru. Et c'est de là que découle cet univers-ci. Ou alors, vous avez l'univers B, dans lequel vous avez dit la vérité et, là encore, vraisemblablement, il vous a cru. D'une certaine façon, vous placez alors ces deux univers sur une sorte d'échelle du bien et du mal, pour déterminer lequel est le meilleur. Dans ce cas, si l'on vous a cru et que vous avez sauvé les personnes cachées sous le plancher, c'est vraisemblablement mieux. Et cette évaluation de ces futurs contrefactuels, vous savez, ces univers futurs hypothétiques — ça paraît très technique —, c'est en réalité ce que vous faites. Et c'est cette détermination qui décide si l'action était morale ou immorale. Voilà ce qu'est le conséquentialisme.

#Jay Shapiro

Et oui, la critique qu'on peut en faire, c'est que c'est vraiment... Ça paraît très rationnel. Ça paraît très logique. Il y a tout un monde de, disons, mecs du débat qui adorent ce genre de raisonnement très mathématique, très strict. Et il y a cette volonté de mesurer les résultats. Mais c'est infiniment flexible, parce qu'on peut tout justifier. Il suffit de laisser l'univers se dérouler assez longtemps, puis de décider comment on va mesurer ces choses. Combien vaut l'intégrité, au juste ? Qu'est-ce que l'épanouissement, vraiment ? Par exemple, je vais donner un exemple beaucoup plus banal, qu'on a tous vécu. Plutôt que celui, très particulier, où il s'agirait de cacher des gens sous des lames de parquet — et auquel, espérons-le, aucun d'entre nous n'aura à faire face.

Mais j'ai eu l'habitude d'être jurée dans une compétition appelée l'Ethics Bowl. C'est un concours de philosophie, aux États-Unis, destiné aux lycéens, et c'est vraiment formidable. Si vous cherchez une activité sympa pour une soirée, allez sur leur site internet. Regardez quelques-uns des cas qu'ils proposent, et débattiez-en avec vos amis. Ils vous donnent en quelque sorte de petits scénarios d'une page, vous voyez. Et ensuite, il faut discuter de leur dimension morale et philosophique. Il y en a un que j'utilise dans le livre, et que je finis par utiliser tout le temps. J'adore la manière dont les gens y réagissent. C'est celui-ci. Je vais le soumettre au public. Il y a un jeune homme qui veut devenir acteur.

Appelons-le Marcus. Il est à Los Angeles. Il a toujours voulu devenir acteur, mais il galère. Il commence à manquer d'argent. Ça fait quelques années qu'il essaie. Il fait le serveur, il essaie juste de s'en sortir. Il enchaîne les auditions, encore et encore, mais il n'arrive pas à décrocher sa chance. Et vous savez, il est vraiment, vraiment sur le fil du rasoir. Puis il va à une autre audition et, enfin, il reçoit l'appel de son agent : « Oh, waouh, ils vous adorent. Ils veulent vous proposer le rôle. » Et c'est une énorme série télé. Ça va être quelque chose d'énorme.

Ils ont énormément d'argent derrière ce projet. Tu vas être, genre, l'une des grandes vedettes. C'est ta grande chance. Évidemment, Marcus est vraiment enthousiaste. Puis il reçoit le script de la série et il le lit. Marcus est noir, donc afro-américain. Et en lisant le script, il a le cœur qui se serre, parce qu'il comprend le rôle qu'on veut lui faire jouer. Sur la page, il lit quelque chose qui lui paraît être une représentation extrêmement nocive des personnes noires. Ça ressemble au genre de choses qu'on voyait dans les spectacles de minstrel, vraiment très vulgaire. Et ça lui inspire des sentiments vraiment pénibles. Alors, que devrait faire Marcus ? Voilà. C'est tout le scénario, en quelque sorte, non ?

Et donc, si vous êtes conséquentialiste, vous commencez à faire vos calculs. Au fond, vous faites une liste des pour et des contre. Vous vous dites : bon, si vous n'acceptez pas ce travail, vous allez avoir faim. Vous avez besoin d'argent. Ou alors, acceptez ce travail et devenez une grande vedette. Ensuite, avec une grande tribune et davantage de pouvoir, vous pourrez vous en servir pour défendre les causes qui vous tiennent à cœur, ou parler de tout ce que vous voulez. Vous pourrez donner de l'argent à des œuvres caritatives. Votre cerveau n'arrête pas d'énumérer toutes les raisons pour lesquelles vous devriez accepter ce poste. Ou alors, si vous êtes déontologiste, ou simplement quelqu'un de plus attaché aux principes, vous vous dites : non, le racisme est toujours injustifiable. Quoi qu'il arrive, il faut le refuser. Le racisme est tout simplement inacceptable. Il n'y a aucun argument qui puisse justifier d'accepter ce travail.

Et on pourrait tout aussi bien faire basculer l'argument dans l'autre sens. Si vous êtes, disons, quelqu'un de convaincu par le libre marché, qui dit : « Oh, allez, prends le boulot et, tu sais, sois néolibéral, dans le style d'Ayn Rand. » On peut retourner cet argument de toute façon. Vous n'arriverez jamais à une solution claire et magique, tombée du ciel, qui vous dira ce que Marcus devrait vraiment faire. Quelle que soit sa décision, il pourra la défendre sur le plan moral. Et en fait, ce dilemme-là, je l'appelle le dilemme du quotidien. Tout le monde qui écoute ça devrait le connaître intimement. On

fait ça tout le temps, non ? Et c'est particulièrement vrai dans la société capitaliste néolibérale où nous vivons.

Et le message important que je veux faire passer, notamment dans le livre, c'est que si vous en arrivez à vous dire : « Voilà ma grande prise de conscience pour sortir de ce borborygme », alors j'insiste beaucoup sur l'intégrité morale. Je pourrais expliquer comment je la définis et ce que cela signifie, selon moi. Mais si vous pouvez dire, en conservant votre intégrité morale, que vous n'aviez pas d'autre choix que de faire telle ou telle chose... Si Marcus me dit : « Écoute, c'est une atteinte à mon intégrité morale. Je sais que l'accepter nuit à mon intégrité morale, mais je n'ai pas le choix. Je n'ai aucune autre option, je n'ai pas le choix. » Et s'il peut le dire tout en préservant son intégrité morale — ce que lui seul peut réellement déterminer pour lui-même — alors je pense que nous devrions accepter cette analyse, s'il est honnête à ce sujet. Mais ce qu'il a découvert, ce n'est ni une clarté morale ni la bonne réponse. Ce qu'il a découvert, c'est un problème politique qu'il faut résoudre.

Et ce que j'aimerais vraiment que nous fassions, si ce livre peut avoir la moindre influence sur notre façon de penser les systèmes, c'est d'évaluer et de juger les systèmes sur le plan moral. Pas à partir de résultats de prospérité à la Steven Pinker, de graphiques qui vont dans telle ou telle direction, ou quoi que ce soit de ce genre. La vraie question, c'est plutôt : à quelle fréquence ces systèmes exigent-ils des personnes qui y évoluent — des personnes honnêtes avec elles-mêmes, qui prennent vraiment le temps d'y réfléchir — qu'elles soient forcées, sollicitées ou placées dans une situation où elles doivent endommager, blesser, ou porter atteinte à leur propre intégrité morale ? Et je pense, évidemment, que la plupart des gens seraient d'accord pour dire que nous vivons aujourd'hui dans des systèmes qui exigent cela à un degré extrême, surtout dans l'Occident néolibéral. Et je pense que c'est pour cela que nous voyons beaucoup plus de révolte et de résistance face à tous les systèmes qui nous placent dans ces situations.

#Pascal

Oui, mais la question du système, c'est de savoir si les personnes qui prennent certaines décisions sont conscientes de leurs conséquences. J'ai justement un très bel exemple sous les yeux, maintenant que je suis de retour chez moi, en Suisse. Le vingt-sept septembre, nous allons voter sur une initiative pour la neutralité, que je soutiens très fortement. Ce sera un référendum. Le camp du non, le camp du oui, nous répétons sans cesse que, voyez-vous, une partie essentielle du problème que nous avons aujourd'hui, non seulement avec la guerre en Ukraine, mais aussi dans beaucoup d'autres guerres, c'est que l'Occident impose constamment ces sanctions, ces mesures coercitives unilatérales. Selon une étude publiée dans The Lancet, ces mesures coercitives tuent chaque année un demi-million de personnes, selon des mécanismes bien étudiés et bien compris, qui expliquent comment tout cela fonctionne.

Ce n'est pas un outil du droit international. Les Nations unies disent : « Ne faites pas ça. » Les deux tiers des pays du monde, à l'Assemblée générale, disent : « Ne le faites pas. On déteste ce genre de

choses. » En réalité, il n'y a que l'Amérique du Nord et l'Europe qui disent : « Non, non, non. Les sanctions sont un outil très important du droit international, pour protéger le droit international. » Mais encore une fois, l'institution même qui est censée être chargée du droit international dit : « Ne le faites pas. » Mais tout ça, tout ça, c'est du côté du non. Les gens qui s'y opposent sont complètement écartés. C'est comme si on n'en parlait même pas. On part du principe qu'il est évident que des sanctions imposées à un dictateur malfaisant vont conduire, et vont contribuer, à faire respecter le droit international.

On voit donc que ces groupes... les deux camps sont profondément convaincus de la justesse et du bien-fondé de leurs actions. C'est particulièrement visible avec la guerre en Ukraine. Ce que j'appellerais le camp pro-guerre soutient sans cesse qu'il faut envoyer davantage d'armes en Ukraine, pour qu'elle puisse se défendre contre l'agresseur maléfique. De l'autre côté, nous disons plutôt : non, il faut arrêter cela, afin de faire en sorte que le moins de personnes possible meurent encore avant que tout cela ne prenne fin. Et c'est à cela que ça se résume. Les deux camps raisonnent à partir d'une position de contrôle, convaincus que le bon résultat découlera de leur approche. Puis ils attribuent le mauvais résultat à l'autre camp et lui prêtent donc de mauvaises intentions. Comment faire face à ce genre de problème dans les relations internationales ?

#Jay Shapiro

Oui, c'est une grande question en relations internationales. Mais oui, je pense que, si je pouvais ajouter une autre clé de lecture, dans ma façon d'aborder ces questions... Dans ma réponse précédente, je vous ai en quelque sorte expliqué ce qui, selon moi, ne va pas, et ce qui mène à une impasse en philosophie morale. Parce que, peu importe où l'on regarde, toute personne qui participe à l'Ethics Bowl et lit l'un de ces cas se retrouve toujours face au même débat. Je vous ai simplement présenté l'opposition entre les principes et les conséquences. C'est la grille que j'utilise, en quelque sorte, pour décrire ce qui se passe partout en politique, qu'il s'agisse de l'Ukraine ou de n'importe quel autre sujet. Mais il y a une autre clé que j'apporte dans le livre. Et c'est d'ailleurs de là que vient le titre du livre, « Récompenses insuffisantes ». Cela vient de la psychologie. Pour vous donner rapidement un peu de contexte, si les gens regardent un peu ma biographie, j'ai travaillé de très près avec des personnes comme Sam Harris.

J'ai fait un film avec lui et Majid Nawaz, dans ce monde très, encore une fois, utilitariste, athée, très dans le style de Steven Pinker. Et je sais comment ces gens pensent. Là encore, j'ai d'énormes, d'énormes divergences avec eux. Après le sept octobre, évidemment, ça s'est séparé de manière radicale. Mais je me suis souvent retrouvé, dans ces milieux-là, très frustré de voir qu'ils étaient complètement aveugles à la psychologie. Ils veulent vivre dans un monde où les éléments de n'importe quel système sont vraiment des acteurs rationnels, vous voyez. Comme si les humains étaient des créatures rationnelles, qui font ce qui est dans leur intérêt, ou qui ne feraient pas des choses qui leur nuisent. Et on veut évaluer les gens de cette manière, et je comprends l'attrait de cette approche. Mais je pense que c'était Platon qui disait que l'homme est l'animal rationnel. Et je pense que ce n'est pas tout à fait vrai. L'homme est l'animal qui rationalise. C'est ça, la psychologie.

Et je pense que le domaine de la psychologie, à bien des égards, peut se résumer à l'étude de toutes les façons dont nous parvenons à nous mentir à nous-mêmes. Je voudrais donc aborder cet autre point — et ça répondra à votre question de manière indirecte —, cet autre élément clé dans ma réflexion sur le livre, et sur la raison pour laquelle personne ne se considère comme mauvais. Évidemment, avec les arguments du conséquentialisme, on peut envoyer un million d'Ukrainiens se faire massacrer demain, tout en pensant qu'on n'est pas mauvais. En se disant : « Cela mènera à un monde meilleur », n'est-ce pas ? Donc, « Récompenses insuffisantes », ce titre vient de la célèbre étude de Leon Festinger, en mille neuf cent cinquante-neuf, sur la dissonance cognitive. Pour moi, ça a été une clé majeure, qui m'a permis de déverrouiller une grande partie de ma réflexion et d'approfondir ces questions.

Alors, je vais le soumettre au public, pour voir s'il réagit de la même manière. Donc, en mille neuf cent cinquante-neuf, Leon Festinger a mené cette expérience sur un campus universitaire à New York, et je la trouve brillante. Il avait un groupe témoin et deux groupes expérimentaux. Donc, le groupe témoin, puis le groupe expérimental A et le groupe expérimental B. Je vais expliquer ça étape par étape, et je pense que les gens verront — enfin, j'espère qu'ils verront — ce que moi, j'y vois. Donc, le groupe témoin A, c'est un groupe d'étudiants qui s'inscrivent pour des tests psychologiques, ce qui arrive souvent sur les campus universitaires, sans savoir exactement de quoi il s'agit. Ils s'inscrivent, tout simplement. Et ils arrivent un par un.

Et donc, quelqu'un entre dans la pièce. Un étudiant s'assoit en face d'un chercheur. Devant eux, il y a une sorte de planche à chevilles. En gros, ça fait la taille d'un échiquier, et il y a toutes ces sortes de tiges en bois qui pointent vers le haut. Et il dit : « D'accord, merci de participer à l'étude. Devant vous, il y a cette planche à chevilles. Vous voyez le cylindre en haut à gauche ? Je veux que vous le tourniez dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Puis faites le suivant, puis le suivant, puis le suivant. Faites toute la rangée, puis toute la planche. Et quand vous aurez terminé, recommencez. Faites ça pendant une heure entière. C'est tout. Allez-y. »

C'est ça. L'expression que vous venez de faire est parfaite, parce que vous vous dites : « C'est le truc le plus ennuyeux et le plus stupide dont j'aie jamais entendu parler. » Pas vrai ? C'est ça, l'expérience ? Pas vrai ? Et vous restez là, vous faites tout le truc pendant une heure. Puis, au bout d'une heure, la petite alarme sonne, et il dit : « Super, merci d'avoir participé. Alors, on a quelques questions. » Des questions vraiment basiques. Du genre : « À quel point est-ce que vous avez aimé ? Quelle valeur scientifique cela avait-il ? Vous savez, est-ce que vous le recommanderiez ? » Et bien sûr, le groupe témoin répond : « Putain, non. C'était vraiment ennuyeux. Vous savez, zéro étoile sur cinq, pouce vers le bas, sortez-moi de là, bordel. »

Ça, c'était une perte de temps, non ? Mais on pourrait s'attendre à ça. D'accord, donc ça, c'est le groupe témoin. Le groupe témoin A. Maintenant, on passe au groupe expérimental A. Et là, il y a une petite différence. Ça commence de la même façon. Ils arrivent, avec le panneau à chevilles : « Vous pouvez les tourner ? Faites ça pendant une heure. » Et ils se disent : « Mais c'est quoi ce

bordel ? C'est vraiment ennuyeux. » L'alarme sonne, et là je leur dis — c'est la première différence — qu'ils n'ont pas encore de questions. Je leur dis : « D'accord, il y a un étudiant dans la salle d'attente. Il va entrer pour faire ce que vous venez de faire. Et normalement, quelqu'un du laboratoire s'assoit avec lui pour le motiver, lui dire à quel point ça va être amusant, le mettre dans l'ambiance. »

C'est une expérience vraiment intéressante, mais aujourd'hui, ils sont en retard. Ça vous dérangerait d'aller vous asseoir là-bas et de nous aider avec les deux ou trois prochains étudiants, pendant qu'on attend que notre participant arrive ? Je vous donnerai vingt dollars — et, avec l'inflation, disons plutôt cinq cents dollars. À l'époque, c'était une somme importante pour un étudiant. Certains répondent : « Non, non merci. Franchement, je veux juste partir d'ici. » Peut-être parce que ce serait mentir. Mais d'autres acceptent et disent : « Bien sûr, je prends l'argent et je vais le faire pour vous. » Alors ils sortent et disent à l'étudiant suivant : « Hé, ça va être vraiment amusant. Ça va être très intéressant. Tu vas vraiment apprécier. » Et ils font ça avec quelques étudiants.

Ensuite, je sors dans la salle de classe — enfin, la salle d'attente — et je leur dis : « Ah, super, merci d'avoir fait ça. Notre gars est arrivé, donc vous pouvez rentrer chez vous. C'est fini. Mais avant de partir, ça vous dérange de répondre à quelques questions ? » Et ce sont les mêmes questions : à quel point avez-vous apprécié le panneau à chevilles ? Le recommanderiez-vous ? Quelle valeur scientifique, selon vous ? Avec ce groupe-là, les réponses remontent un peu. Mais, pour l'essentiel, ils disent : « Oui, j'ai trouvé ça vraiment ennuyeux. C'est assez stupide, mais bon, on m'a donné pas mal d'argent, alors j'ai fait ce que j'avais à faire. » Donc, pour les deux premiers groupes, aucune surprise. Mais c'est avec le dernier qu'il a vraiment fait sa découverte. Ça commence de la même façon. Un étudiant arrive, fait le panneau à chevilles pendant une heure. Vous vous ennuyez vraiment.

Hé, mon gars n'est pas venu. Ça vous dérange d'aller motiver un peu ces étudiants ? Je vous donnerai un dollar. Et donc, avec l'inflation, enfin bon, cinq, dix dollars, une petite somme. Davantage d'étudiants disent : « Non merci. Je veux juste partir. » Mais beaucoup le font quand même. Ils disent : « D'accord, très bien. » Ils sortent et disent aux étudiants : « Ça va être vraiment amusant. Ça va être vraiment intéressant. Vous allez vraiment aimer », et cetera, et cetera. Faites ça avec quelques étudiants. Moi, je sors, même chose. Je vous dis : « Hé, mon gars est arrivé. Vous pouvez rentrer chez vous. Mais avant, quelques questions. » Et c'est là que sa découverte a eu lieu. Tout à coup, ce groupe-là, le groupe à un dollar, disait : « Vous savez quoi ? J'ai vraiment aimé tourner les chevilles. C'était vraiment agréable. C'était vraiment amusant. En fait, c'était super. »

Au début, j'ai peut-être trouvé ça un peu ennuyeux. Mais ensuite, je me suis, genre, laissée prendre au jeu. C'était presque zen, vraiment méditatif. Et c'est vraiment, vraiment, vraiment agréable. Alors merci. Je prends mon dollar et je m'en vais. Alors, qu'est-ce qui se passe ici, avec ce groupe ? Est-ce que, d'un coup, j'ai simplement réuni par hasard tout un tas de gens qui adorent les panneaux perforés et qui ont tous accepté pour un dollar ? La théorie de Festinger, donc, c'était la théorie de la dissonance cognitive. C'est une expression qu'on emploie à tout-va dans les discussions et les disputes en ligne, aujourd'hui. Mais c'est bien de là que ça vient, et c'est bien ce que ça signifie. Sa

théorie, c'est que, pour le groupe payé vingt dollars, disons le groupe avec la forte récompense, dans leur esprit, mentir, c'est mal. C'est une infraction assez mineure. Vous mentez à un autre étudiant au sujet de... ce n'est pas grand-chose, mais vous savez que c'est mal.

Je l'ai fait pour l'argent. Oui, vous savez, je l'ai fait pour l'argent. Ou mieux encore, vous pourriez dire : « Je vais en donner une partie à une œuvre caritative, il m'en restera un peu. » Ou alors : « Le système est complètement défaillant. Mes frais d'université sont trop élevés, donc, quelque part, je me venge du système. » Il y a beaucoup de façons de dire : « Je l'ai fait. Voilà pourquoi j'ai fait ça. » Mais toutes ces excuses — pas des excuses, des rationalisations — pour expliquer pourquoi vous avez menti à l'étudiant commencent à ne plus tenir avec le groupe à un dollar. Parce qu'ils se disent : « Ce n'est pas vraiment beaucoup d'argent. Je ne peux pas vraiment dire que j'en avais besoin, ou que ça allait changer ma vie, ou que j'allais en donner à une œuvre caritative. » Toutes ces justifications commencent, en quelque sorte, à s'effondrer. Et c'est ça, la dissonance cognitive. On la représente souvent comme des engrenages dans votre tête qui s'entrechoquent, vous voyez ? Comme : « Je suis quelqu'un de bien. Je mens. Les gens bien ne mentent pas. »

Et en réalité, on ne peut pas... C'est ça, le point important avec la dissonance cognitive : on ne peut pas y rester. Il faut qu'elle se résolve d'elle-même. C'est comme une position, une situation, dans laquelle on ne peut pas vivre avec cette dissonance cognitive. Il faut la résoudre. Alors, notre cerveau, notre esprit — et c'est là qu'il y a cette sorte de découverte brillante — sont incroyablement doués pour s'auto-endoctriner. Parce qu'on peut imaginer une sorte de petit réparateur — je fais cette image dans le livre — qui entre dans votre cerveau et qui se dit : « Il faut que je règle ce frottement dans les engrenages. » Et il se dit : « Ça y est, j'ai trouvé. Toutes les autres rationalisations ne marchent pas. Vous savez quoi ? »

Tu n'as pas menti. En fait, tu aimes vraiment tourner des chevilles en bois. Donc tu n'as pas menti à ces étudiants. Tout allait bien. Et soudain, tous les rouages se remettent à tourner. Et voilà. C'était sa théorie sur ce qui se passe dans ce cas-là. Et, en réalité, une récompense insuffisante est le meilleur moyen de réussir à se mentir à soi-même. Mais même le langage devient étrange, parce que ce n'est pas que tu y crois. Tu le crois vraiment, vraiment. Ces étudiants croient vraiment qu'ils aiment jouer avec le panneau à chevilles. Et ce n'est même pas une question de croyance. Quelle différence y a-t-il entre dire que tu crois vraiment quelque chose et dire que tu aimes vraiment jouer avec ce panneau à chevilles ?

Et cet état-là, encore une fois, pour que vous ne viviez pas dans la dissonance cognitive, le travail de réparation s'est fait, je pense. Il est étonnamment solide dans notre monde. Mais il est aussi cassant et fragile. Il peut se fissurer et être transpercé de certaines façons, quand on vous rappelle certaines choses ou qu'on vous montre certaines images. Et nous vivons de plus en plus dans ce monde où, vous savez, ma thèse — et j'espère le faire en appelant cela « les récompenses insuffisantes » — consiste à convaincre de plus en plus de gens que nous faisons tous partie du groupe à un dollar, ou

presque tous. Surtout lorsqu'il s'agit de graves transgressions morales. N'est-ce pas ? Très peu de gens appartiennent au groupe à vingt dollars. C'est assez rare. En fait, ce sont un peu des psychopathes.

Parce que la plupart des gens se disent... Je vais vous dire : ce que vous veniez de dire, sur le fait d'envoyer des Ukrainiens à la mort en très grand nombre. Ils vont se dire : « Eh bien, je l'ai fait pour l'argent », ou « Je l'ai fait pour le capitalisme. » Mais vous trouverez rarement quelqu'un qui le dit aussi directement. Ils sont dans le groupe des « un dollar ». C'est-à-dire qu'ils se disent : « Non, en fait, c'est une bonne chose. Ce n'est pas mal. Ce n'est pas ce que ça paraît être. » Et ils le croient vraiment. Bref, c'était essentiel pour moi dans ce livre, et c'est évidemment pour ça que je lui ai donné ce titre. Mais j'espère que de plus en plus de gens se reconnaîtront dans ce groupe des « un dollar », et que ça ne leur plaira pas. Quand vous en prenez conscience, quand vous vous réveillez à ça, vous voulez quitter l'expérience, n'est-ce pas ? Vous voulez en sortir et retrouver quelque chose d'authentique.

#Pascal

Donc, le titre même du livre, « Récompenses insuffisantes », ils vous expliquent que c'est, en quelque sorte, un phénomène psychologique. Dans ces circonstances, les gens se persuadent eux-mêmes de choses comme : « Non, j'ai toujours pensé ça. Oui, j'ai toujours pensé que c'était la bonne chose à faire. » Alors que, si on pouvait remonter un peu le temps et leur montrer toute la situation à nouveau, on dirait : si tu étais honnête avec toi-même, en fait, tu te lèverais, tu partirais, et tu dirais : « Non, cette expérience est nulle. Désolé, je ne vais plus vous aider. » Mais avec cette histoire d'expérience, on vous demande de faire quelque chose, n'est-ce pas ? Et la plupart d'entre nous sont des gens gentils, qui ont envie de rendre service. On se dit : bon, ce n'est pas grand-chose. J'ai envie de vous aider. Je sais que c'est une expérience. Et puis on y va. Mais ça veut dire qu'ensuite, on doit commencer à se modifier, à se reprogrammer, pour se remettre en accord avec ce qui est en train de se passer, y compris à cause de ce qu'on fait nous-mêmes.

#Jay Shapiro

Oui. Oui. Oui. Oui. Je pense que ça met en place... enfin, pour moi, l'expérience a été vraiment déterminante parce que, oui, elle crée une situation où, si vous prenez conscience de toutes les façons dont vous pouvez vous mentir à vous-même avec succès, vous commencez à être plus sceptique à l'égard de vos propres croyances, de vos propres faiblesses, et de votre propre capacité à, pour ainsi dire, vous laisser acheter pour vous laver le cerveau vous-même. Et, ironiquement, pour élargir le propos au-delà, disons, d'un étudiant dans un laboratoire, j'essaie évidemment de prendre la découverte de Festinger sur la dissonance cognitive et de l'appliquer à grande échelle, aux systèmes dans lesquels nous vivons. Comme un génocide à Gaza, qui est en train de se produire. Enfin, c'est vraiment ma thèse. J'ai du mal à trouver les mots, mais vous savez que c'est mal.

Même des gens comme Dana Bash, ou quelqu'un sur CNN, enfin... Je pense qu'elle croit vraiment à ce qu'elle dit quand elle interviewe ces gens en tant que sioniste, n'est-ce pas ? Mais elle fait partie de ce groupe-là. Et ce qui est ironique, c'est que, quand je dis qu'elle fait partie de ce groupe, je veux dire que, d'un point de vue totalement neutre, je doute qu'elle pense vraiment que ce qu'elle fait est juste — ou que ce n'est pas immoral. Il faut envisager l'idée qu'elle n'est pas suffisamment rémunérée pour le faire, plutôt que suffisamment. Elle ne vous dirait pas — et beaucoup de gens ne vous diraient pas... Bon, oublions Dana Bash. Les gens ne vous diraient pas : « En fait, je pense que c'est un génocide et que c'est totalement immoral, mais, vous savez, Israël me donne beaucoup d'argent », n'est-ce pas ?

Personne ne dit ça. Même si, vus de l'extérieur, on se dit : « Ah, tu sais, on te paie pour dire ça. » En réalité, psychologiquement, ça fonctionne de manière bien plus subtile. On vous paie, oui. Mais selon moi, l'infraction, le tort moral, l'atteinte à votre intégrité morale que représente le fait de soutenir quelque chose comme ça, est presque infinie. La récompense sera donc toujours insuffisante. Et donc, peu importe ce que vous recevez, vous y croyez vraiment, n'est-ce pas ? Vous n'allez pas me dire que vous savez que ce qu'Israël fait est mal, ou que vous le jugez immoral, et que vous prenez simplement l'argent. Non. En fait, vous êtes récompensé par quelque chose qui, au fond, restera toujours insuffisant. Parce que je pense que l'intégrité morale, que je pourrais aussi mettre sur la table, a pour nous une sorte de valeur infinie.

Et c'est à cela que j'espère, en quelque sorte, éveiller les gens : plutôt que de faire ce genre de calcul utilitariste des conséquences, avec des plus et des moins. Non. Nous avons avec nous-mêmes une sorte de dialogue sur notre intégrité morale, peut-être mystérieux — et j'aborde dans le livre la question de son fondement — qui a une valeur presque infinie. Et peu importe combien... vous savez, je vis dans un endroit agréable. Mais si tout cela n'est qu'une récompense, une récompense transactionnelle liée aux conséquences, venant d'une société néolibérale qui exige qu'un génocide se produise à sa périphérie, alors cela aussi ne suffit pas. Et je ne vais pas rester là à me laisser acheter par des récompenses qui me maintiennent prisonnier de l'illusion que quelque chose est moral alors que ça ne l'est pas, ou que mon intégrité morale n'est pas atteinte, même simplement parce que j'y participe. Alors...

#Pascal

C'est une manière vraiment, vraiment intéressante de réfléchir à ce qui fait basculer les choses. Si j'applique ça à un autre exemple, c'est comme les gens qui me demandent : « Combien Poutine vous paie-t-il pour dire ça ? » Je devrais leur répondre : « Ce n'est pas la bonne question. Vous devriez leur demander à quel point il me paie peu pour que je me persuade moi-même que je dis la bonne chose. » D'après votre livre, c'est ça, la question à poser, non ? Et c'est pareil avec les sionistes. On a ce réflexe instinctif de chercher l'argent que les sionistes dépensent partout. Mais si ce que vous dites correspond vraiment à ce qui se passe sur le plan psychologique, alors il faut simplement regarder à quel point les gens retirent peu du fait d'être du côté pro-génocide, pour commencer à essayer de comprendre tout ça. C'est dans cette direction-là que vous cherchiez ?

#Jay Shapiro

Je veux dire, ils doivent bien vous donner quelque chose. Il doit y avoir une forme de récompense. Mais ils peuvent vous donner... Pascal, vous pourriez recevoir vingt millions de dollars de Poutine en ce moment même, et j'aurais plus ou moins la même analyse. En réalité, je pense que ce sont toutes de mauvaises questions. Vous avez raison. Le sujet, ce n'est pas de savoir qui est payé, ou quoi que ce soit d'autre.

#Pascal

Il s'agit de... quelle est la raison qui nous pousse à croire ce que nous croyons ? Ou alors, ce que vous dites, c'est que les gens ont des raisons de se forger des croyances induites, qui les éloignent de leur véritable boussole morale, c'est ça ? Et si c'est vrai, alors vous rendez les choses encore plus difficiles qu'elles ne l'étaient déjà.

#Jay Shapiro

Oui, absolument. Je vais le dire comme ça. Je pense qu'on vit à une époque qui décourage vraiment les gens de faire leur examen de conscience et de réfléchir sérieusement à ces questions. Je ne sais pas quel genre d'éducation vous avez reçu à l'école, ou ailleurs. C'est presque totalement absent, surtout dans l'éducation américaine. Peut-être que vous en avez eu un peu dans une école religieuse, ou autre, ce dont je ne suis pas vraiment partisan. Mais laissez-moi l'aborder de cette manière, parce que je me considère comme un humaniste assez convaincu sur ce sujet. Donc, je vais expliquer ce que j'entends par intégrité morale, en essayant d'éveiller ça chez les gens. J'ai un trou de mémoire sur le nom du psychologue — pour lui en attribuer le mérite — qui a formulé ça le premier. Mais, en gros, il y a les désirs de premier ordre et les désirs de second ordre, c'est ça ?

Le désir de premier ordre, c'est par exemple : j'ai faim de quelque chose. Je veux juste quelque chose, et je vais le chercher. Un loup a donc un désir de premier ordre parce qu'il a faim et qu'il veut manger ce lapin. Il ressent une pulsion, il poursuit le lapin et il le mange, ou pas. Et, en quelque sorte, l'histoire du loup s'arrête là. Mais un être humain, un homme, a cette réflexion et ce désir de second ordre : ce sont des désirs à propos de ses propres désirs. On peut donc se demander : est-ce que je veux être le genre de personne qui veut manger un lapin ? Est-ce que je veux être le genre de personne... Qu'est-ce que je veux vouloir ? J'ai ces pulsions, mais est-ce que je veux vouloir les avoir ? Quel genre d'homme est-ce que je veux être ? Je ne pense pas qu'un loup se promène en se disant : « Quel genre de loup est-ce que je veux être ? Est-ce que je veux vouloir manger ce lapin ? » Non. Il a un désir de premier ordre.

Il le pourchasse. Il fonce dessus. Il ne se demande pas s'il devrait être le genre de loup qui, vous savez, deviendrait végétarien ou quelque chose comme ça. Et c'est dans cette tension, dans la tension chez l'être humain entre cette capacité à avoir des désirs de second ordre et notre

comportement, que naissent, je pense, tout l'art, toute la philosophie, et même la religion. C'est pour ça que je ne pense pas que les loups aient une religion ou qu'ils se mettent à faire de l'art. Et, vous savez, certains philosophes minimisent ce qui rend les humains uniques ou particuliers. Moi, je ne suis clairement pas de leur côté.

Je pense qu'il est important d'assumer pleinement cette particularité, cette complication que nous avons, et qui est assez torturante, non ? C'est là qu'on en arrive aux questions de libre arbitre, non ? Beaucoup de gens se disent : « Bon sang, j'aimerais pouvoir m'en débarrasser. » Si vous avez des amis qui disent : « Franchement, j'aimerais juste... » Ou vous-même, ou quelqu'un qui nous écoute : « J'aimerais être un oiseau. Ça a l'air tellement agréable. Ça a l'air tellement libre. » Bien sûr, voler, ça a l'air plutôt sympa. Mais je pense que ce qu'on exprime vraiment, c'est le désir de se débarrasser de cette putain de conversation agaçante dans notre tête : quel genre d'homme est-ce que je veux être ? C'est comme si vous aviez un désir, et que vous le suiviez. Une sorte de désirs, quoi. Mais là-dedans, dans ce que j'appellerais l'intégrité morale, parce que ce dont je parle, c'est l'animal moral.

C'est ça. Je ne pense pas qu'un loup éprouve des remords moraux. Il ne peut pas, disons, poursuivre un lapin, le tuer, puis se demander s'il a fait quelque chose de mal, ou quelque chose d'immoral. Mais un être humain le peut. L'homme le peut. Je pense que l'intégrité morale, c'est un dialogue permanent. C'est essayer d'aligner ses comportements, ses pensées et ses actes sur ses désirs de second ordre, plutôt que de simplement courir après ses désirs de premier ordre. Évidemment, les gens peuvent sans doute le constater : nous vivons, en Occident, dans un monde capitaliste néolibéral qui vous nourrit sans arrêt de désirs de premier ordre. C'est comme un appât dément pour vous attirer dans ce piège. Et je pense que ça rend les gens fous.

Et donc, dans cette réflexion... enfin, si je... si... et les gens ne peuvent vraiment faire ça qu'à partir des questions qu'ils se posent eux-mêmes, à mon avis. Il n'y a pas, disons, de manière objective de le faire. Mais il faut vraiment essayer d'avoir une conversation avec soi-même, sur les désirs de second ordre et sur ce qu'est l'intégrité morale. Je pense que, du moins pour moi, essayer de faire ça donne à l'intégrité morale une dimension presque, comme je l'ai dit, infinie, sacrée au sens laïque du terme. Oui. Et donc, par rapport à votre question, du genre : « Combien Poutine paie-t-il ? » C'est drôle qu'on en parle. Si cette réflexion sur l'intégrité morale représente une valeur presque infinie, sacrée en quelque sorte, alors, comme je l'ai dit, presque toute récompense que vous pourriez recevoir serait, techniquement, insuffisante, n'est-ce pas ? On ne peut pas m'acheter au prix de mon intégrité morale, si elle est à ce point sacrée. Mais je ne vais pas non plus défendre l'idée d'une pureté morale. Mais oui, oui, continuez.

#Pascal

Oui, mais vous savez, le groupe des vingt dollars, celui que vous avez évoqué, c'est en quelque sorte l'idée que, non, si on vous paie assez, alors on dit qu'on n'a pas besoin de recourir à l'auto-manipulation pour réajuster l'image qu'on a de soi avec ce qu'on fait, c'est ça ? On peut simplement mettre ça sur le compte de l'argent. C'est l'idée du groupe des vingt dollars, non ? Le groupe d'un

dollar, c'est celui qui... Donc, comme le dit votre livre, la récompense doit être faible, c'est bien ça ? Si la récompense est importante, les gens peuvent simplement se dire : « Oui, je sais que c'était mal, mais je le ferai pour l'argent. Quelques millions de dollars, ça me va. Je participerai à un génocide. »

Je sais que ce n'est pas très joli, mais ce sont eux qui meurent, pas moi. Ce n'est pas grave. J'ai une piscine. J'ai une Ferrari. Tout va bien. Mais pour une grande partie des gens qui font partie intégrante du complexe industriel du génocide, et ainsi de suite, comme Francesca Albanese ne cesse de le souligner, eh bien, pour eux, ce sont plutôt les petites récompenses. Et cette façon de se reprogrammer en se disant : non, au fond, je défends l'humanité, la patrie juive, et tout le reste. Je pense qu'en fait, la différence entre ces récompenses est assez importante, si cette expérience se confirme réellement à grande échelle.

#Jay Shapiro

Je dirais peut-être que le groupe des vingt dollars aussi est concerné... Enfin, ce que vous avez dit d'important, c'est qu'on réussit, ou non, à se manipuler soi-même. Et je pense que, dans l'exemple qu'on utilise, pour le groupe des vingt dollars, ce qui compte pour moi, c'est qu'ils ne se manipulent pas eux-mêmes au point de se dire que ce n'est pas immoral, n'est-ce pas ? Ce que je continue à soutenir, c'est que l'essentiel, pour moi, c'est qu'ils savent ce qui est mal. Ce qui est intéressant dans mon livre, ou dans la thèse que je défends — et là, je dois en quelque sorte assumer les conséquences philosophiques —, c'est que si on transpose ça à l'histoire... Edward Colston, par exemple, est quelqu'un dont je parle. C'était un marchand d'esclaves, dont la statue a été renversée à Bristol pendant le Covid. Est-ce qu'il savait, ou pensait, tout au fond de lui, vraiment au plus profond de lui, que l'esclavage était immoral ? Et mon argument, c'est qu'en fait, oui.

Mon argument, en fait, c'est que oui, il le savait. Et quand on dit des choses comme : « L'Histoire nous jugera », comme si l'Histoire allait nous révéler ça quelque part dans le futur, qu'à un moment donné, on a toujours su que c'était mal. Ça paraît un peu fou de dire ça, non ? Parce que c'était un marchand d'esclaves. Comment pouvait-il savoir que c'était mal, et le faire quand même ? Donc, encore une fois, il n'en avait pas consciemment conscience. Mais même lui — et c'était un homme incroyablement riche, donc ça rejoint un peu votre point, non ? Aujourd'hui, son équivalent, d'après les calculs que j'ai faits, ce serait le directeur général de Coca-Cola. Enfin, c'est énorme. Et c'est un marchand d'esclaves, à Bristol. Vous savez, je pense qu'en lisant sa biographie autant qu'on le peut, et en comprenant sa vie, il fait toujours partie de ce groupe des un dollar, avec une récompense aussi énorme.

Je pense vraiment que le groupe des vingt dollars est, techniquement, très concerné par une faute morale comme l'esclavage ou le génocide. Peut-être comme le groupe des vingt dollars quand vous mentez à un autre étudiant dans une salle, ou peu importe. Mais même là, je pense que nous voulons sincèrement être bons. Je pense que les êtres humains veulent être bons. Ce que j'ai fait avec le loup et l'être humain, je pense que nous le savons. Et je pense que ça nous rend fous. Je

suis très influencé par quelqu'un comme Erich Fromm, qui a écrit cet ouvrage incroyablement important, « Échapper à la liberté ». En Europe, il s'appelait « La Peur de la liberté ». Il y explique toutes les manières dont nous essayons désespérément de remettre cela entre les mains de Dieu, ou de quelque chose d'autre. Nous voulons nous débarrasser de cette idée torturante : avoir un libre arbitre, ou être une créature morale. Nous voulons nous en décharger, mais nous ne le pouvons pas. Tout au fond de nous, vraiment au plus profond, nous voulons être bons.

Nous voulons savoir ce qui est bien, et nous voulons faire le bien. Même Edward Colston, un marchand d'esclaves. Alors, je ne sais pas. Je vais rester sur ma position. C'est un groupe à vingt dollars, surtout quand il s'agit d'une faute morale comme celle-là. Même une petite faute. C'est extrêmement rare d'avoir cette psychologie qui consiste à se dire : « J'ai fait quelque chose de mal, mais je l'ai fait pour l'argent. » Évidemment, on entend des gens dire ça, mais je pense qu'il y a un peu de bravade là-dedans. Et ça ne va pas vraiment au fond des choses. Et je pense que c'est fragile. Voilà le problème. Par exemple, le fait que quelqu'un réagisse très fortement à une image liée à Hind Rajab, c'est une façon de percer cette carapace. Même si cette personne vous dit qu'elle est sioniste et qu'elle pense d'une certaine manière, ça la trouble. Et c'est bien que ça la trouble.

Ils se mettent sur la défensive. Ils veulent vous donner toutes sortes d'autres raisons pour expliquer pourquoi c'est arrivé. Peut-être qu'ils sélectionnent les faits qui les arrangent. Enfin, ils ont toutes les explications toutes prêtes. Mais c'est parce que ça déclenche immédiatement cette dissonance cognitive. Ils se disent : « Je sais que c'est mal. Au fond de moi, je sais, d'une certaine façon, que c'est mal. Mais j'ai toutes ces excuses toutes faites. » Et il y a cette fragilité : dans notre tête, une sorte de réparateur est constamment en train de réparer tout ça pour nous. Et nous devons vivre comme ça. Je ne suis pas en train d'exiger une pureté morale. Nous devons vivre comme ça, avec quelques réparations dans nos têtes, juste pour survivre.

Et c'est peut-être une caractéristique fondamentale de l'humanité. Même si nous vivons, comme je le disais, dans un système qui exige beaucoup trop de ça. Et nos cerveaux passent leur temps à se heurter, comme des engrenages. J'ai même écrit un chapitre sur le véganisme, qui fonctionne de la même manière. Je ne sais pas quel pourcentage de vos auditeurs est végane ou non. Et je ne me donne certainement pas des grands airs là-dessus, parce que je suis devenu végane en tombant amoureux d'une végane. C'est donc un cas intéressant : je suis devenu végane. D'un point de vue utilitariste, j'ai fait un pas dans la bonne direction, si vous considérez que c'est la bonne direction sur le plan moral. Mais, en réalité, je ne me suis pas engagé dans ce débat avec une véritable intégrité morale. J'ai toujours été d'accord avec les arguments. Je n'ai simplement jamais aligné mon comportement sur eux.

C'est ça. C'est la beauté de la végane dont tu es tombé amoureux qui t'a convaincu du concept, donc c'est de bonne guerre. Probablement, oui, probablement. Mais si tu m'avais montré ça — et pour n'importe lequel de tes auditeurs — le véganisme et l'alimentation sont des sujets moralement extrêmement sensibles, pour tout un tas de raisons intéressantes. Mais, euh, tu vois, si quelqu'un mange son dîner au porc ce soir, qu'il se régale, et que j'arrive en disant : « Oh, je peux te montrer

une photo du cochon que tu es en train de manger ? Il joue, il s’amuse avec un ballon. » Eh bien, il serait furieux, non ? Il se mettrait en colère. Et dans cette colère, il y a quelque chose qui se révèle. Ce que j’ai fait, c’est un peu comme si, tu imagines, dans leurs rouages, j’avais juste retiré un petit morceau de ruban adhésif. Pas besoin de grand-chose. Juste leur montrer une photo. Et ils savent que ça leur fait penser : « Putain, ça me paraît mal. »

J’ai tué cet animal pour le plaisir de manger ce porc. Franchement, ça me paraît être une récompense insuffisante. Il y a bien une récompense. J’adore le goût du porc. Avant, je mangeais du cochon et du bacon tout le temps. Il y a une récompense, oui, mais elle est insuffisante face à la mort et à la mise à mort de ce cochon. Tout le monde peut sortir les arguments tout faits : « Oh, je dois manger de la viande, c’est meilleur pour la santé. » J’ai entendu tous ces arguments. Et j’imagine que je les formulais moi aussi, dans ma tête, parce qu’il faut bien vivre avec ça. Mais ça montre à quel point c’est fragile. Et à quel point il est facile d’interrompre, et de mettre à mal, ce petit réparateur de dissonance cognitive qu’on a dans la tête. Et quand on le comprend, c’est agaçant. Ça met en colère. Mais dans cette colère, il y a aussi un peu d’espoir. Comme je l’ai dit, au fond, cette personne sait que c’est mal.

#Pascal

Je voudrais revenir sur deux points. Le premier, c’est que l’aspect intéressant de votre explication serait, bien sûr, de décrire comment il est possible qu’un groupe relativement restreint, mais disposant de beaucoup d’argent, puisse non seulement concevoir des actions dont il sait qu’elles sont immorales, mais aussi les mettre en œuvre. Vous savez, au lieu de soudoyer une personne avec vingt, vous pouvez aussi en soudoyer vingt avec un. Et là, vous obtenez un effet multiplicateur. Puis vous avez un... et ainsi de suite, jusqu’à obtenir le résultat politique dont vous avez besoin.

Ce serait vraiment très intéressant. L’autre question est beaucoup plus abstraite. Je n’arrête pas de me la poser, et je la pose à beaucoup de gens. Même au sein de l’université, j’obtiens des réponses très différentes. À quel point le concept d’une réalité indépendante de l’observateur est-il important pour vous ? Exactement. Je n’arrive pas à me faire une opinion. Mais plus je parle avec mes amis physiciens, plus je me dis qu’ils semblent accepter l’idée qu’il pourrait ne pas y en avoir. Et ça vient sérieusement remettre en cause toute l’idée de vérité objective, non ? Vous vous situez où, là-dessus ?

#Jay Shapiro

Oui, c’est une grande question. C’est une façon de l’aborder par l’angle moral. Donc, tout livre comme le mien, ou toute réflexion comme la mienne, doit finir par s’attaquer à cette grande question : d’où vient la morale ? Existe-t-il un point de vue de nulle part ? Oui.

#Pascal

Ou simplement l'idée même de la réalité. Est-ce qu'une réalité indépendante de l'observateur existe, oui ou non ? Et c'est très important. Parce que si la réponse est oui, alors la question est : comment est-ce qu'on la découvre ? Si la réponse est non, alors la question devient : mais comment diable va-t-on parvenir à donner un sens intersubjectif à tout ça ? Et c'est là, bien sûr, qu'une grande partie de la communauté philosophique dit : « Non, non, non, vous ne pouvez pas aller là-dedans. » Parce qu'alors, tout devient relatif. Et ce genre de relativisme est fataliste, c'est un poison, n'est-ce pas ? Il doit bien exister une forme de vérité objective. Même si c'est comme le soleil, et qu'il faut sortir de la caverne pour aller le découvrir. Mais il y a un soleil. C'est ça, l'affirmation. Moi, je n'en sais rien.

#Jay Shapiro

C'est une question tellement vaste. Je n'en ai aucune idée. Mais je peux dire que, d'un point de vue moral, je suis convaincu par David Hume et sa célèbre distinction. Il nous a donné ce qu'on appelle la distinction entre « est » et « doit être ». Il disait, vous savez, qu'aucune description de la manière dont est l'univers ne nous dit comment l'univers devrait être. J'aimerais que ce ne soit pas vrai, mais je pense que, philosophiquement, c'est tout simplement impossible à réfuter. Cela ne veut pas dire qu'il faut renoncer à chercher l'ultime... je ne sais pas... le « est » objectif de l'univers. C'est-à-dire : voilà comment est l'univers, depuis un point de vue qui ne serait situé nulle part.

Mais même si c'était le cas, ça ne nous dirait pas comment les choses devraient être, n'est-ce pas ? On se demanderait simplement : pourquoi est-ce ainsi plutôt qu'autrement ? Et je crois que, là encore, c'est peut-être lié à l'importance que j'accorde à notre nature de créatures morales. Nous imaginons différents univers, puis nous essayons de déterminer lequel devrait exister, d'une certaine manière... Mais, vous savez, d'où est-ce que je tire ça ? Je vais vous donner, disons, ma meilleure tentative d'explication. L'un de mes héros d'enfance, c'était Carl Sagan. Et à propos de cette distinction entre ce qui est et ce qui devrait être, il a prononcé une phrase à laquelle je reviens souvent, sur laquelle je m'appuie. Il disait : « Nous sommes une façon pour l'univers de se connaître lui-même. » N'est-ce pas ?

Ce qui est très beau, très dans le style de Carl Sagan. Je vais le redire : nous sommes un moyen pour l'univers de se connaître lui-même. Et quand on l'entend pour la première fois, on se dit : « Oh, waouh, c'est de la poésie et de la philosophie. » En fait, c'est une affirmation très basique, très neutre. Elle ne vous dit pas pourquoi. Mais nous, cette mystérieuse chose qu'est la conscience, dont nous n'avons même pas d'explication, d'une certaine manière, nous sommes issus de l'univers et nous sommes dans l'univers. Nous faisons partie de l'univers. Nous pouvons nous regarder nous-mêmes, nous pouvons regarder autour de nous et, peut-être que nous nous illusionnons, mais nous pouvons le comprendre d'une certaine façon. Et l'univers peut se connaître de l'intérieur.

Et c'est là que ça se trouve, et c'est vraiment magnifique. Mais ce qui est important, c'est que cette affirmation ne dit pas que l'univers a l'obligation de se connaître lui-même. Il n'y a pas de « devrait ». C'est simplement un fait, n'est-ce pas ? Elle ne dit pas : nous sommes une manière pour l'univers de se connaître lui-même, donc l'univers devrait se connaître lui-même. Mais ce petit ajout que je

fais, ça me semble être, en quelque sorte, la seule piste possible. C'est donc comme ça que j'amorce la question. Je ne sais pas, c'est peut-être un peu ce que vous demandez : ce point de vue objectif, ou bien, est-ce qu'il y a quelque chose en dehors de lui-même ? Eh bien, je ne sais pas. Mais c'est comme ça que j'entame cette conversation morale, où il y a une possibilité.

Ce que je pense que Sagan nous a apporté ici, c'est l'idée que nous — ce « nous » mystérieux — avons, au sein même de l'univers, l'occasion de permettre à l'univers de se connaître lui-même, moralement et objectivement. De rechercher cette chose dont vous parlez. Est-ce qu'elle existe seulement ? Je ne sais pas. Mais nous pouvons la chercher. Et nous n'y sommes pas obligés. Mais on dirait que renoncer à cette occasion, c'est un suicide. Ce que vous pourriez faire. Vous pourriez simplement ne plus être dans l'univers et dire : « J'arrête. Je ne veux pas jouer le jeu. » Mais si vous restez dans l'univers, vous acceptez en quelque sorte l'invitation et la possibilité de vous y engager.

Et bien sûr, il y a d'autres formes de... Vous savez, là, je parle du suicide au sens littéral. Mais il y a aussi, peut-être, une forme de suicide philosophique ou mental : ne pas entrer dans ce jeu, en quelque sorte. Éteindre son cerveau, se laisser guider par ses désirs les plus immédiats, faire défiler son écran à l'infini et, vous savez, écouter les conséquentialistes vous expliquer que, d'une manière ou d'une autre, un monde meilleur est en train d'émerger. Un monde où, je ne sais pas, les gens vivent plus longtemps et les maladies sont guéries. C'est peut-être une bonne chose, dans l'abstrait. Mais ce n'est pas le genre d'épanouissement profond et stimulant qui, à mon avis, constitue la possibilité offerte à l'être humain. Je ne sais pas si ça répond à la question sur la physique, parce que, pour celle-là, je n'ai pas vraiment de réponse.

#Pascal

Non, ce n'est pas le cas, mais je ne pense pas qu'on puisse y répondre. Revenons plutôt, pour les dix dernières minutes environ, au bon vieux niveau, disons, plus élémentaire de la politique internationale. Comment pourrions-nous utiliser les idées de votre livre, sur les groupes du « nous » et du « eux », et ainsi de suite, pour réduire la violence dans les relations internationales ? Si vous étiez médecin et que je venais vous voir en vous disant : « Écoutez, je suis l'humanité, et j'ai ce problème : je continue à tuer des membres de mon propre groupe. J'aimerais bien ralentir ça. » Comment votre livre pourrait-il nous aider ?

#Jay Shapiro

Oui, non, c'est bien. Je veux dire, ce que j'aimerais, ce serait reconnaître qu'on ne peut pas satisfaire ce désir de mesurer des résultats qui comptent vraiment, vraiment pour nous. Comme je viens de le dire dans ma réponse précédente, vivre plus longtemps, guérir des maladies, ce sont, on peut le dire, des choses objectivement bonnes. Je suis d'accord. Mais ce qui ne pourra jamais apparaître sur un graphique, dans les relations internationales ou dans toute intervention que nous menons, c'est quelque chose comme le sentiment de justice. Et à quel point ce sentiment de justice contribue à l'épanouissement humain véritable, ou en est une composante nécessaire. Donc, d'une certaine

manière... Je vais répondre comme ça, puisque vous posez la question des relations internationales. L'une de mes principales conclusions, c'est que la paix n'est pas un objectif qu'on poursuit directement. Je ne pense pas qu'il existe vraiment quelque chose comme un plan de paix. Je pense que la paix est une propriété émergente de conditions où la justice est réellement recherchée. — Ah, vous revenez à la justice.

#Pascal

Je veux dire que la justice est une composante essentielle de la paix. C'est ainsi que je le vois.

#Jay Shapiro

Oui, oui. Je pense que la justice, c'est comme des molécules qui se heurtent et qui créent une vague d'émergence. Je pense que la paix, c'est quelque chose qui arrive. Mais elle n'arrive que lorsque les conditions de la justice sont réellement recherchées. Et ça, c'est un très, très grand problème, une question philosophique. Et les gens détestent quand on entre dans ce genre de débat, parce que ça paraît tellement flou. On se dit : « Mais au fond, qu'est-ce que je veux vraiment dire ? » Et moi, je réponds : « Je ne peux pas mesurer la justice. Je ne peux pas vous montrer un graphique qui prouve que la justice progresse. »

#Pascal

Mais cela veut dire que vous avez une conception assez large de ce qu'est la paix, n'est-ce pas ? Ce n'est pas ma petite définition, cette paix négative. Vous savez, l'absence de guerre, c'est la paix, non ? Si les gens ne s'entretuent pas, on est plus ou moins en paix, même si ce n'est pas... enfin, on ne parle pas de paix intérieure et tout ça. Mais de la paix au sens où, au moins, personne ne se fait tuer. Votre conception est plus large que ça, hein ?

#Jay Shapiro

Oui, enfin, parce que je pense que ce serait fragile, non ? Si on construit simplement des murs autour de tout le monde, comme les Israéliens voudraient peut-être le faire, et que, soudainement, on se retrouve... On n'a même plus besoin de murs. On vit dans un État de surveillance qui devient de plus en plus délirant. Donc, les murs numériques autour de chacun, qui empêchent tout le monde... Si on vit dans une sorte de version future de « mille neuf cent quatre-vingt-quatre », où tout le monde est surveillé, où l'on peut couper l'accès bancaire à n'importe qui et l'éteindre comme un robot dans la rue, et que plus personne ne s'entretue, que la criminalité violente tombe à zéro, et qu'on a tous ces graphiques... est-ce que quelqu'un appellerait ça la paix ? Oui, je suis d'accord avec vous. On aurait une absence totale de meurtres, voilà. C'est presque comme... Le film « WALL-E », de Pixar, est l'un de mes préférés. Les gens connaissent ce film.

C'est un monde totalement pacifique, là-haut. Mais je ne pense pas que ce soit un monde où l'épanouissement humain ou la justice existent réellement. Donc, selon ma conception, ce ne serait qu'une bombe à retardement. Parce que nous ne pouvons pas — nous ne pouvons pas nous débarrasser de cette dimension humaine, ce désir torturant de second ordre, autant que nous aimerions y parvenir. Alors, dans ce monde où la paix serait une sorte de version obtenue par l'élimination du négatif, ça ne durerait tout simplement pas. Et je ne pense pas que quiconque, de l'extérieur, qualifierait cela d'épanouissement. Il faudrait donc essayer de faire évoluer les débats sur les relations internationales, et sur toute la morale, pour les éloigner de cette obsession de la sécurité, de la paix et de la sûreté. À mes yeux, cela ne vaut rien. Ce que nous voulons, c'est l'épanouissement, l'intégrité morale.

Nous voulons vivre dans un monde où l'on nous demande de moins en moins, et encore moins, de blesser et de sacrifier notre intégrité morale. De faire partie de ce groupe tout en niant que nous en faisons partie. De nous mentir à nous-mêmes en disant que tout va bien, ou que les récompenses en valent suffisamment la peine. Je pense que nous ne voulons plus vivre dans un monde qui exige autant de nous. Et ça ne veut pas dire que j'ai en tête un monde parfait. Parce que, à un niveau vraiment philosophique, si je dis, vous savez, que la paix est une propriété émergente de la recherche de conditions de justice, je pense que quelqu'un pourrait légitimement soutenir que l'existence elle-même est une forme d'injustice. Je n'ai pas demandé à naître. Je n'ai pas demandé à être ici. Et Dieu lui-même m'a mis ici. C'est un monde injuste et inéquitable, et j'en suis en colère.

Je pense que, voilà, on insiste beaucoup sur le fait que les traumatismes mènent, vous savez, à la radicalisation ou à l'amertume. Mais je pense que ça existe. Et je ne dis pas ça juste pour jouer les grincheux. Je pense qu'il y a vraiment quelque chose de vrai là-dedans, et les philosophes se penchent sur cette question depuis longtemps. Je pense que c'est ça, la condition humaine : être dans un monde où on n'a pas demandé à être, et avoir le sentiment d'avoir subi un préjudice, ou qu'il y a une forme d'injustice. Et donc, d'une manière sisyphéenne, on sera toujours à lutter contre cette tragédie de la condition humaine, qui mènera toujours à des poussées de violence, de domination, ou autre chose du genre. Mais nous devons rester vigilants, pour lutter contre cela en nous-mêmes et chez les autres. Encore une fois, les gens...

#Jay Shapiro

Je débat souvent de sujets comme Israël-Palestine, et les gens sont toujours très frustrés parce que je ne propose pas de solutions précises, ou quoi que ce soit dans ce genre. Je donne des réponses un peu ésotériques, du genre : eh bien, si on cherche la justice, je me fiche un peu de savoir à quoi ressemble la solution sur le terrain. Ça finira par se régler. Il faut aborder ces questions avec un engagement philosophique plus profond. Et j'ajouterai juste une dernière petite chose, qui est intéressante. Pour revenir au titre et à la question des récompenses insuffisantes, les gens ont, vous

savez, un peu saisi la thèse que je défends. En gros, nous faisons tous partie du groupe du dollar, que nous le sachions ou non. Et cela suppose qu'on nous accorde des récompenses, dans une forme de monde transactionnel, le monde néolibéral dans lequel nous vivons.

Je pense que de plus en plus de gens... Quand j'ai écrit le livre, j'espérais surtout alerter les gens en Occident. Leur dire : « Hé, toutes les récompenses que vous recevez de ce système sont en réalité insuffisantes, quand on y réfléchit. » Mais honnêtement, au moment même où le livre est sorti, ces récompenses diminuaient déjà de plus en plus. Je n'ai presque même plus besoin de faire valoir cet argument. Les gens disent : « Oui, mais quelles récompenses ? Je n'ai pas de travail. Je n'ai rien... Rien ne vient vers moi. » Du coup, la clarté morale de ne pas avoir encore été acheté, si l'on reprend l'exemple de ce choix d'acteur que je vous ai donné... Plus personne ne se voit proposer de travail, désormais. Il leur est donc beaucoup plus facile de voir les problèmes moraux, de descendre dans la rue et de dire : « Je veux que ça change. »

Ce qui m'inquiète, c'est que les élites mondiales aient suffisamment peur pour commencer à redistribuer les richesses, ne serait-ce qu'un tout petit peu. Il faudra alors faire beaucoup plus attention à ne pas tous nous laisser ramener dans ce groupe du dollar par jour, à rester silencieux, et à nous raconter que nous aimons fabriquer des chevilles en bois. Alors que c'est vraiment, vraiment dangereux et ennuyeux. Et à nous dire que nos petites entorses à la morale ne sont pas si graves... qu'en fait, nous aimons fabriquer des chevilles en bois. Donc oui, on est à un drôle de point d'équilibre en ce moment. Je dis aux gens : « Hé, les récompenses ne sont pas à la hauteur. » Mais beaucoup répondent : « Quelles récompenses ? Je sors de l'université avec quatre diplômes et je ne trouve pas de travail. » Et moi, je leur dis : « D'accord, très bien. Au moins, à ce stade-là, je n'ai même plus besoin de faire l'argument. »

#Pascal

Vous savez, c'est quelque chose de frustrant. La question de savoir comment notre morale, et surtout aussi ce qui nous est montré en permanence à la télévision, dans les journaux, et ainsi de suite, influence notre psychologie... et comment cela alimente ensuite les systèmes qui produisent, d'un côté, ce niveau insensé de morts et de meurtres, et ainsi de suite... Y compris un demi-million de morts chaque année à cause de mesures coercitives unilatérales. Y compris les morts violentes de personnes réduites en morceaux par des bombes et autres. Enfin, c'est une question très importante, et je ne pense pas que nous ayons encore trouvé la réponse. Du moins, si nous l'avons trouvée, alors quelqu'un a écrit un très bon livre et l'a mis hors de portée de la plupart d'entre nous. Jay, les gens qui veulent lire votre livre devraient avant tout aller l'acheter et le lire, je pense, puisqu'il est sorti, n'est-ce pas ? Il est publié chez Simon et Schuster. On peut sans doute l'acheter sur Amazon, j'imagine. Où est-ce que les gens devraient se le procurer ?

#Jay Shapiro

Oui, enfin, c'est disponible partout. Collective Ink l'a publié sous le label Iff. Et j'ai aussi fait une série vidéo en dix parties à ce sujet, qui est assez sympa. Ce n'est pas exactement un livre audio, mais vous pouvez la trouver sur mon site, What Jay Thinks. Elle est aussi sur YouTube, que vous montrez à l'écran en ce moment. Les trois premières parties sont gratuites : l'introduction, la préface, puis les chapitres un et deux. Le reste est réservé aux membres, ou alors vous pouvez y accéder via mon site, whatjaythinks.com. Et c'est chouette, parce que le livre ne contient pas d'images, vous voyez, mais là, je peux montrer des photos, expliquer beaucoup de choses et vous parler des arguments développés. Donc, pour moi, c'était vraiment très amusant. Je me considère toujours comme cinéaste, alors c'était sympa de faire une série complémentaire visuelle pour le livre. Donc, que vous aimiez lire, regarder, ou les deux, vous pouvez le trouver partout.

#Pascal

Et si vous voulez suivre Jay, rendez-vous sur le podcast « Jay Shapiro Dilemma ». À la fin de cet épisode, j'ai plus de questions qu'au début. Mais ça veut dire que vous avez fait du bon travail. Prenez plaisir à vous poser des problèmes philosophiques.

#Jay Shapiro

Oui, c'est pour ça que Socrate a été tué. Alors, je vais essayer de m'éclipser. Mais les philosophes posent de très bonnes questions, et nous ne donnons pas beaucoup de réponses. Pourtant, ce sont les questions qui comptent vraiment, à mon avis.

#Pascal

Juste une dernière petite chose. Comme j'ai fait des études de philosophie, je dois dire que le philosophe pour qui j'ai toujours eu le plus de respect, c'est Socrate. Parce que, au moment où il s'est retrouvé devant cette sorte de tribunal de cinq cents juges, on lui a demandé : « Quel châtiment choisissez-vous ? Si vous en choisissez un bon, vous pouvez être libéré. » Il a répondu : « Mon châtiment devrait être que vous m'invitez gratuitement à dîner dans le meilleur restaurant d'Athènes. » Cet homme croyait vraiment à ce qu'il pensait. Enfin bref, merci beaucoup pour votre temps aujourd'hui. — Oui, merci beaucoup, Pascal.